

Un jour, il eut envie de vendre la vache, et pour y arriver, il dit à sa femme :

« Ma fille, nous avons une bonne vache. C'est demain la foire, mais nous serions bien sots d'aller la vendre.

— Justement, dit-elle, je veux absolument la vendre.

— A ta guise, dit-il. »

Ils prirent la vache et ils allèrent la vendre. Il dit alors :

« Il y a ici bien des gens qui, sitôt le marché fait, vont boire et manger jusqu'à se saouler. Ce ne serait pas mon idée.

— C'est la mienne, à moi, dit-elle. Nous allons entrer là, et nous mangerons et boirons comme les autres.

— Ce sera comme tu veux, dit-il. »

Ils entrèrent et se mirent à manger et à boire, tant que la femme voulut. Cela fait, le mari voulut encore retourner à la foire, désirant y rencontrer quelque ami pour faire la causette.

« Non, dit-elle, moi je veux retourner, et tu viendras avec.

— Soit, dit-il. » Ils s'en retournèrent.

La route longeait « une eau », et sur le bord de l'eau, ils virent un tas de planches. Des gamins y avaient fait une balançoire et la planche sur laquelle ils se balançaient était, d'un côté, juste au-dessus de la rivière.

« Vois donc, dit le mari, comme ces enfants sont imprudents !

— Ils ne sont pas imprudents, dit-elle.

— Je suis certain, dit-il, que tu ne voudrais pas imiter celui-là.

— Mais justement, dit-elle, je veux faire tout comme lui. »

Elle chassa les gamins et se mit à la place de celui qui était au-dessus de l'eau.

« Je n'ai garde, dit-il, de te faire aller trop haut, car tu pourrais tomber dans la rivière.

— Je veux, dit-elle, que tu me fasses aller le plus haut possible.

— Je te ferai aller, dit-il. »

Il la fit aller fort haut et, au bout de quelques instants, la voilà qui tombe dans la rivière.

Aussitôt, le mari se met à courir en criant, et dans le sens inverse du fil de l'eau. Il arrive à un endroit où il y avait des tailleurs de pierre.

Les tailleurs de pierre lui demandent ce qui le fait crier. Il explique que sa femme est tombée à l'eau, à deux cents mètres plus bas.

« Mais, grande bête, dirent les ouvriers, si elle est tombée à deux cents mètres là-bas, ce n'est pas en remontant que tu la retrouveras.

— Vous vous trompez, dit-il. Ma femme est bien trop têtue pour faire comme les autres, elle aura remonté le courant, rien que pour me faire *endéver* ! »

Il faut croire qu'elle aura entendu cette parole-là — car, en remontant, il a été jusque tout au bout, et il ne l'a pas trouvée !

Recueilli à Herstal.

O. COLSON.



## LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

### Images Fraternelles

#### La Rencontre



NZE heures du matin. Les promeneurs endimanchés se croisent sous les jeunes feuillages de l'avenue ensoleillée. La tiède lumière de mai distille une subtile joie de vivre. Dès le petit jour, les effluves enthousiastes du renouveau ont rajeuni les esprits et réconforté les énergies. Chacun s'est réveillé guilleret, pressé d'aller savourer en plein air la radieuse douceur du printemps. L'heure ingénue est de celles où les pauvres oublient leur détresse, où les malades se prennent à espérer d'un cœur plus impatient.

Il fait bon vivre sur la promenade fleurie de claires toilettes. Des drapeaux s'éploient aux fenêtres. Une fanfare passe, et voici qu'elle jette aux échos les rythmes allègres d'une marche militaire. Une gaité parcourt la foule. Elle fait sourire les visages épanouis des grands, tandis qu'elle incite à la gambade les mioches spontanés, moins gravement opprimés par le souci des bienséances.

Cependant, au milieu du boulevard, une troupe d'enfants s'avance. Deux par deux, vêtus d'humbles uniformes dont le bleu s'est décoloré sous l'action des opiniâtres lessives, chaussés de souliers grossiers, coiffés de casquettes sans gloire, ce sont des orphelins pauvres, dont le corps social a pris charge et qu'on promène. Il en est de tout petits, en tête : ils n'ont pas plus de sept ou huit ans, et la marche est rude pour leurs courtes jambes. Les aînés qui suivent ont en effet l'allure des adultes. En pleine croissance, mal contenus dans leurs vêtements étriés, ils exhibent hors des manches serrantes des poignets osseux et rougeauds. Les uns pâlots et chétifs, les

autres sanguins et râblés, ils bavardent dans l'inconscience de leur âge, heureux de ce contact avec la vivante liberté.

Leur philosophie contemple avec un émerveillement sans envie le spectacle ambiant. La musique propage ses entraîantes cadences. Autour d'eux s'agite le tapage étincelant du luxe et s'étale la parade mousseuse des élégances. Ils passent. Tout à l'heure, ils rentreront à l'Asile où ils seront claustrés jusqu'à la prochaine sortie, tandis que les autres enfants, les chançards qui ont des parents, peuvent flâner à loisir, s'arrêter ou rebrousser chemin sans souci des consignes.

Parce qu'ils sont abandonnés, il a fallu, paraît-il, qu'on les emprisonnât. Parce qu'ils sont plus malheureux que les autres, étant seuls à l'âge de la faiblesse, la société, qui a bien d'autres chats à fouetter, fait d'eux des captifs dans une froide maison. On les abrite, on les nourrit, on les habille, on se préoccupe même de les éduquer, voire de les instruire... On court au plus pressé. Ce serait trop exiger, sans doute, que de demander qu'il leur soit rendu, quelque part, un foyer. La Société est une mère correcte. Mais elle est de ces mamans très encombrées qui ne sentent pas que leurs enfants ont parfois besoin — autant que de nourriture — de leur jeter leurs petits bras autour du cou.

Or, tandis que la troupe des orphelins serpente à travers le boulevard, arrive, en sens inverse, un cortège identique. C'est la troupe des orphelines. Blondines et brunettes sont de noir habillées. Vifs ou tendres, leurs yeux clairs sourient sous la morose auréole d'un chapeau d'ordonnance qui opprime leurs boucles timides. Leur accoutrement est tel qu'il ne laisse de grâce qu'au visage. Mutines, rêveuses ou déjà renfrognées, leurs figures seules, dans tout leur être fruste et gauche, reflètent la vie farouche de leurs petites âmes différentes. Parmi elles aussi, il est des fillettes toutes mignonnes et puériles, et d'autres plus grandes, aux candides joues rondes, qui ont déjà stature de femmes. Elles trottent menu, dociles, sous le regard des surveillantes, et c'est à peine si une petite, plus espiègle, se risque à tirer la raide et courte tresse d'une compagne qui la précède.

De luisantes automobiles surgissent bruyamment et disparaissent. Dans l'allée, les deux groupes se croisent. Et voici qu'une chose charmante se passe, dont sourient, vaguement attendris, ceux des indifférents d'alentour qui savent regarder vivre la rue. De la troupe masculine, au moment de la rencontre, un, deux, quatre, dix, douze petits bonhommes, subrepticement, se détachent. Ils scrutent les rangs des arrivantes. Et, simultanément, chacun d'eux avise au passage un frais visage fraternel. Il s'agit de retrouver, parmi les figures étrangères qui défilent, les traits émouvants d'une petite sœur

— ou d'une grande. Ecarquille les yeux, petiot : voici celle que tu cherches ! Elle n'attend pas que tu l'appelles, elle se précipite dans tes bras, et de sonores baisers retentissent, hâtifs et goulus, qui réjouissent les bonnes âmes que le sort a fait spectatrices de ces intimités en plein vent.

... Mais c'est à peine si l'on a pu se dire deux mots. On ne s'est pas plus tôt retrouvé, à la faveur d'une rencontre inespérée, qu'il faut se séparer. Car les deux troupes ne se sont pas arrêtés. Les fillettes et les bambins qu'a joints une affectueuse embuscade doivent en courant rattraper les cohortes qui s'éloignent, sous peine de mécontenter l'indulgente vigilance des gardiens. Et chacun reprend sa place, les yeux brillants, plus rouge ou plus pâle, fillette ravie, garçon halestant, songeant à l'aubaine de cette embrassade de hasard, en laquelle se concentre le culte d'une famille disparue et la flamme d'un foyer dévasté.

Arpentant la route du retour, les petits orphelins pour qui la promenade fut cordiale acceptent avec une vaillance résignée l'injustice qui les parque loin de l'être dont la tendresse serait douce à leur isolement. La force qui réside en leur confiante jeunesse attend de l'avenir la promesse des réunions moins éphémères. Aussi bien, ceux là qui rentrent à l'Asile, réchauffés par le souvenir du baiser qui parfuma pour eux la splendeur de ce matin de printemps, doivent s'estimer heureux, dans leur mélancolie. Combien sont-ils, ceux de leurs petits camarades qui n'ont pas eu à rester en arrière, parce qu'ils n'avaient personne à embrasser ?

## I. 'Entr'aide

Au village, par une sereine après midi de septembre. Au bord de la route qui descend vers l'église, une petite ferme se dresse entre des vergers vibrants d'oiseaux. Le soleil de l'arrière saison enlumine ses murs de pierre grise et son toit d'ardoise moussue. Un seul corps de logis, que longe un chemin de terre battue, séparé par un fossé de la route charretière. À gauche s'étend l'étable, à droite est l'habitation devant laquelle des enfants jouent.

La porte de l'étable s'est ouverte, livrant passage à une très vieille femme et à un tout petit enfant. Marchant côte à côte, ces deux êtres si distants, unis dans leur chancelante faiblesse, vont gagner l'entrée de la maison. Mais n'ont-ils pas trop compté sur leurs forces ?

La vieille est peut être centenaire. Sous son bonnet, elle montre un visage de buis, crevassé de cent rides, où clignote l'antique sourire

de deux petits yeux gris. Cassée en deux, elle incline vers le sol son torse branlant, et rien n'est plus problématique que l'équilibre de cette ruine humaine, si ce n'est la stabilité de son incertain compagnon.

Combien de générations séparent cette aïeule noueuse et chenue de ce récent rejeton de sa race? Le minuscule bonhomme n'a pas beaucoup plus d'un an. Il n'est vêtu que d'une courte chemise, qui laisse voir ses membres tout neufs, son corps laiteux et potelé de bambino. Ses joues rebondies et barbouillées ont la teinte savoureuse des fruits mûrs; dans le désordre rayonnant de sa tignasse blonde, il ouvre sur le spectacle du monde des yeux ronds d'étonnement. Il en est à ses premiers pas sous le grand ciel, et l'ivresse de l'espace et de la brise adverse n'est pas pour affermir la marche hésitante de ses pieds novices.

Cependant, la vieille, semblable à la fée Carabosse des vieux contes, et le mioche qu'on croirait descendu d'une Sainte Famille des Primitifs, ont bravement entrepris l'aventureux voyage. Dans l'instant où l'on s'attarde à philosopher sur le contraste qu'ils offrent, sans s'en douter, au regard du passant, on appréhende que leurs maladresses assemblées ne les vouent à une double catastrophe. L'une chancelle d'avoir trop longuement vécu. L'autre titube de ne savoir marcher encore. Et c'est dans cet appareil qu'ils se risquent ingénument à défier les puissances du hasard.

On ne sait lequel des deux est le guide de l'autre. La vieille s'appuie sur un bâton dont il est visible — à considérer sa douloureuse et fantastique architecture — qu'elle ne pourrait se passer. Quant au marmot en mal de soutien comme elle, ce n'est pas à la cote de sa vénérable compagne que s'accroche sa menotte inconsciente. Le bâton que serrent les doigts mal assurés de la centenaire, il le tient, lui, par le milieu. Tacitement, tous deux s'en remettent à l'aide de ce tuteur, parce qu'ils ont compris que lui seul est solide. Ils font un pas tandis qu'il leur fournit un ferme point d'appui. Ensuite, l'aïeule soulève sa canne et le petit la repose à terre. Sa coquetterie, à cet homuncule, est de choisir gravement la place où il croit pouvoir fixer, comme un trophée, la hampe tutélaire.

Silencieusement, le trio évolue de la sorte, le bâton assurant l'équilibre à ceux qui l'animent de leurs gestes alternés. Une entente a réuni, sans concert préalable, l'ancêtre et le nouveau né, pour les besoins du parcours. La vieille n'a peut être pas grande confiance dans le secours du bambin; celui-ci, dans les limbes de sa pensée nébuleuse, ignore pour quelles raisons de fatigues et de souffrances accumulées celle qu'il accompagne a cessé d'être valide. N'importe.

Ils se soutiennent l'un l'autre, comme ils peuvent — et grâce au bâton. Leurs faiblesses sont solidaires dans leur divergence.

Sans savoir, au lieu de partager les jeux de ses aînés, le blondin barbouillé a voulu associer au pénible effort ambulatoire de la Mère Grand son effort minuscule, vraisemblablement inutile, et qu'une seule des mille malices du sort pourrait rendre funeste. Il s'en faut d'un rien que son geste ne devienne dangereux en pensant être secourable. Vogue la vie au petit bonheur : il est arrivé de se tromper à de plus expérimentés que lui. En attendant, il prêche d'exemple, le naïf gosse aux yeux ronds, en contribuant à faire, d'une double détresse, une force approximative — comme toutes les forces vivantes. Quand l'aïeule sera définitivement couchée sous la terre, et qu'il sera, lui, un gars au torse fier, au pas résolu, puisse-t-il aider ses semblables avec la même simplicité de cœur!

CHARLES DELCHEVALERIE.





## ART POPULAIRE

CHARLES GHEUDE. *La Chanson populaire belge*. Bruxelles, Lamberty, 1907. In-8° (25 × 20), 130 p. Prix : 5 fr.

L'auteur de cet ouvrage n'est pas un inconnu pour nos lecteurs<sup>(1)</sup>. Avocat et conseiller provincial du Brabant, M. Charles GHEUDE mêle à son activité des préoccupations de littérature et d'art qui, pour être fréquentes chez les hommes de robe, n'en sont que plus rares chez les hommes politiques, dont la sollicitude pour les œuvres de pure intellectualité reste le plus souvent platonique. M. Gheude au contraire a attesté la sienne par des actes. Non seulement il écrit lui-même, mais encore il est une des rares personnalités politiques qui aient usé de leur influence pour améliorer les conditions précaires de la littérature nationale, si longtemps ignorée à la fois par le public et par les pouvoirs<sup>(2)</sup>.

Le livre qui nous occupe est une nouvelle manifestation de ces idées. C'est un dithyrambe éloquent sur la Chanson populaire, dont la disparition graduelle navre l'auteur, — comme elle navre d'ailleurs tous les amoureux du folklore en général et en particulier tous ceux qui ont su pénétrer l'essence de ces délicieuses et émouvantes modulations du sentiment populaire. Réservant le côté musical, dont l'analyse, avec les problèmes complexes qu'elle soulève, est plutôt le fait des spécialistes et n'intéresse qu'un public restreint, M. Gheude s'attache plutôt au côté poétique des chansons et à en dégager la signification psychologique. Pour cela, il suit un plan analogue à celui d'Ed. Schuré, dans l'*Histoire du Lied*, c'est-à-dire que, ses chansons réparties en divers chapitres d'après les genres (*Du Berceau à la Paternité*, *En le Cercle de famille*, *En Collectivité*), il les fait vivre dans une série de tableaux s'enchaînant les uns aux autres et dont la substance poétique des chansons fournit l'action. Il arrive ainsi, grâce à un style coloré et pathétique, à des évocations pleines de vie, de mouvement, et d'une intime émotion.

(1) V. ci-dessus, t. XIV, n° 3, son étude sur *André-Modeste Grétry*.

(2) On sait que M. GHEUDE a fait inscrire, il y a deux ans, au budget provincial du Brabant, une somme de 3,000 francs destinée à encourager la littérature.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner à nos lecteurs une idée de la manière de M. GHEUDE, que de détacher un passage de son livre :

La belle Dondon et Nanon la bergère, poursuivies des assiduités du Barbon, auront la main lestée et le sabot léger, si même elles ne font pas appel à Blanc-pied, le chien qui garde le troupeau : « Allez, vieux sot, j'ai un beau jeune berger qui est bien plus vigoureux que vous ! »

Un jour, pourtant, l'une d'elles vit le Barbon, fêru d'appétissantes jeunesse et de joues rebondies, fléchir sous les fourches caudines et souscrire au mariage. Elle, alors, de chanter :

Adieu, Colas, mon camarade,  
Pour le coup il faut nous quitter.  
Adieu toutes nos promenades !  
Demain, je vais me marier.

Mais, pour apaiser son amant délaissé, notre Dondon lui laisse entrevoir les compensations possibles : « Le bonhomme est vieux, il n'ira plus loin. Si jamais je deviens veuve, représente-toi, Colas, pour me conter fleurette. »

En attendant, le pauvre gas n'en est pas moins sacrifié. C'est que la belle s'est souvenue d'une ronde qu'elle dansait naguère et du conseil des trois écrivains qui sont dans la rue du Pot-d'Étain :

Marions-nous, car il est temps.  
Quand on s' mari' c'est pour longtemps.  
Alors on a des p'tits enfants,  
Dont l'un qui cri' « papa, maman ! »  
Et les aut's qui en font autant.

Enfin, deux chapitres liminaires sont consacrés à la « Faculté esthétique populaire » et aux « Caractères du chant populaire belge ». Dans le premier, l'auteur évoque ardemment tout ce que l'imagination populaire renferme de force créatrice ; — juste remarque qu'il sera plus juste encore d'étendre au grand art lui-même, les grands artistes étant, sauf de rarissimes exceptions, sortis eux-mêmes du terreau populaire, dont les chansons ne sont le plus souvent qu'un déchet de l'art idéalisé par ses déformations mêmes, comme la Nature idéalise et harmonise un édifice en le ruinant ; juste remarque encore, si dans le populaire on considère l'individu, seule force créatrice, et non la collectivité, inféconde par essence. Dans le second chapitre, l'auteur rappelle les qualités propres de la chanson populaire dans nos provinces, en concordance avec la psychologie particulière des deux races qui les habitent.

Le charmant volume de M. Gheude est très élégamment présenté, en un format harmonieux, orné de jolies illustrations de M<sup>mes</sup> Sand-Danse et Elisabeth Wesmael, de MM. H. Bodard, Em. Baes, F. Khnopff, J. Delville, L. Royon, A. Oleffe ; et recouvert d'une couverture en deux tons, spirituellement enlevée par M. H. Cassiers<sup>(1)</sup>.

Ernest Closson.

(1) Mais l'excellent artiste nous rend perplexe : il représente une paysanne flamande et une *botresse* chantant en se tenant par la main. Mais dans quelle langue ce duo, — ou cet unisson, puisque la chanson populaire en est encore à l'âge d'or de l'homophonie ? La Flamande a-t-elle gardé les vaches sur quelque *tièr* wallon, ou l'autre aurait-elle — déjà ! — subi les bénéfices de la loi Coremans ?...

## LETTRES FRANÇAISES

Jean MARÉCHAL. *Préludes*, poèmes. Bruxelles, Heuten-Second. In-8° (21 × 13,8), 35 p. Prix : 1 franc.

Maurice NÉLIS. *Les Aigles noirs*, poèmes. Gembloux, L. Berce. In-8° (19 × 13), 65 p. Prix : fr. 1-25.

Louis PIÉRARD. *Images boraines*, poèmes. Bruges Arthur Herbert. In-8° (20,8 × 15), 48 p. Prix : 2 francs.

Eloi SELVAIS. *Fantaisies*, poèmes artistiques pour Ninon. Paris - Verviers. «L'Édition artistique», Wauthy frères. In-8° (18 × 2), 32 p.

Maria SIRTUINE. *Les Heures Ardentes*, poèmes. Paris Verviers, «L'Édition artistique», Wauthy frères. In-8° (18,5 × 11,5), 104 p.

Léon WAUTHY. *Les Voluptés*, poèmes. Paris-Verviers, «L'Édition artistique», Wauthy frères. In-4° (23,5 × 17,5), 24 ff. non paginés. Dessin et couverture de Marguerite ROBYNS, portraits de Gaston WANKENNE, tirés en couleurs. Prix : 4 francs.

Au début de ses chroniques littéraires dont les lecteurs de *Wallonia* ont pu — trop rarement, il est vrai — apprécier le charme discret et la sûre érudition, M. Arthur Daxhelet, l'un des deux ou trois critiques-nés que nous possédions, disait à cette même place :

« Il sera question ici, surtout des écrivains français de chez nous. »

Cette préoccupation, nous la ferons nôtre, constamment, au cours de ces causeries dont nous voudrions faire, pour autant que cela soit en notre pouvoir, les annales scrupuleuses de notre littérature.

Car il s'avère chaque jour davantage que la Littérature française d'inspiration wallonne a cessé d'être un sujet de faciles rhétoriques pour devenir la réalité tangible dont plusieurs séries de très méritoires écrivains ont fait leur idéal.

Nous n'avons plus seulement, disséminés dans le mouvement littéraire de Belgique, des éléments de premier ordre participant à des degrés divers des vertus de la race. Le mouvement nationaliste, pardon ! national en Wallonie, a secoué toutes les vives énergies. Et l'on comprend aujourd'hui que pas plus en matière d'art que dans le domaine moral, voire pour certains, administratif, la seule formule de collaboration possible à nos deux entités ethniques ne réside dans une fusion aveugle et dissolvante du génie roman et du génie germanique, mais dans une action parallèle, autonome et originale pour chacun d'eux.

Nous n'en sommes heureusement plus à devoir démontrer l'inanité de l'épithète *belge* appliquée aux intellectualités des provinces belgiques. Qui niera encore l'abîme que creusent entre elles, par exemple, l'inspiration du grand Verhaeren et celle de Séverin l'admirable ? Et par contre, qui méconnaîtra les affinités fraternelles qui accordent si harmonieusement l'œuvre du même Séverin et celle de Samain, l'art de notre Krains et celui de Maupassant ?

Mais pour rappeler encore un coup les vues de M. Daxhelet, l'attribution d'un nom, d'une œuvre, à un groupe ethnique bien déterminé, nous est

rendue singulièrement malaisée en raison non point tant de la complexité des cerveaux contemporains que des admirations irraisonnées, que des imitations conscientes ou non, chez la plupart des jeunes — des vieux jeunes.

Notre rôle consistera donc à rechercher à travers la production littéraire contemporaine la part qui revient de droit à la véritable originalité wallonne et à en dresser le bilan.

Précisément, voici que M. Louis Piérard s'offre complaisamment à nous pour servir de sujet expérimental à notre théorie.

Certes, ce n'est pas à l'éclatant des *Images boraines* que nous pensions tout à l'heure, quand nous parlions de ces caudataires dont les productions, si récentes soient-elles, datent toujours de la génération d'avant-hier !

*Les Images boraines* présentent l'exemple typique d'une œuvre bellement wallonne, élevée en admiratif hommage vers le glorieux flamand que nous vénérons tous : Emile Verhaeren. M. Louis Piérard n'a pas cru indispensable de sacrifier à l'amitié dont il s'honore, aucune des vertus cardinales de son âme. Il semble au contraire avoir apporté une quasi coquetterie à l'offrir au maître dans toute son intégralité. Et c'est ainsi que nous comprenons chez nous la collaboration intellectuelle des races.

Le geste de M. Piérard est éloquent et courageux, et plus d'un de ses pairs pourra le contempler avec profit.

En elle-même, l'œuvre est pathétique et d'une beauté formelle remarquable. On sait l'amour ému voué par l'auteur de ces poèmes au peuple de héros constants et ignorés qui habite le désolé pays des houillères. Son Borinage, M. Piérard l'aime tout entier, tel qu'il est, dans sa hideur tragique et sa beauté effrayante, il l'aime jusque dans ses verrues.

Il l'aime surtout pour la permanence de sa psychologie collective et rien ne le prouve mieux que l'apostolat auquel il s'est consacré tout récemment pour la révélation de la Chanson boraine. Qui n'a pas entendu chanter les *Trois Borègnes* a perdu l'occasion d'une joie très réelle. Le Borain se dresse parmi les autres Wallons comme un type de mâle et joyeuse stature.

Ce qui fait à nos yeux la personnalité du livre qui nous occupe, c'est le caractère de nouveauté inattendue et ravissante d'une inspiration essentiellement artiste, aristocratique, dirai-je, revigorée par le folklore. Non le folklore poussiéreux des in-folios, mais celui qui imprègne à l'égal des éléments primordiaux la vie quotidienne, palpitante, gaillarde ou douloureuse, suivant les heures, d'un peuple dont l'originalité n'est tributaire d'aucun autre.

Il nous semble que M. Piérard a ouvert dans le domaine de notre Littérature une veine toute vierge et abondante. Pour s'en convaincre, il faut lire tel poème d'envolée lyrique et de rythme parfait : *La Sainte-Barbe des Mineurs* par exemple et surtout le chef-d'œuvre du volume dont WALLONIA a eu la primeur : *Les Arbres de mon Pays*.

- « Em' fleu, il faut aimer et respecter les arbres  
 » misérables et doux, les pauvres arbres  
 » de la plaine noire...  
 » Garde-toi de tailler dans leur écorce, car  
 » Ta hapiette ou ton couteau, je t'assure,  
 » fait alors une large, une vraie blessure... »

L'éditeur Arthur Herbert, de Bruges, a fait des *Images boraines* une de ces merveilles typographiques dont il est coutumier. Et si cela ne contribue pas au mérite de cette belle œuvre, du moins le fait-il ressortir d'une manière fort élégante.

Peut-on en dire autant des livres si abondamment sortis des presses de « l'Édition artistique Paris-Verviers » ? Évidemment non. Toutefois, cette maison d'éditions ne nous paraît pas mériter tous les reproches dont on est si prodigue à son endroit. Elle répond certainement à une nécessité en permettant à nombre de jeunes de s'éditionner dans des conditions avantageuses. Et ceux qui ne lui trouvent d'artistique que sa firme sont d'affreux puristes...

Les profanes ne sauront jamais la part de courage qui intervient dans la composition de l'intellect d'un critique. Nous devons l'avouer : nous voyons rarement nous arriver un livre orné d'une signature féminine, sans ressentir une vague angoisse. Cette angoisse, **M<sup>lle</sup> Maria Sirtaine** nous l'a procurée. Nous ne lui en voulons pas trop, parce que nous nous sommes laissé dire que l'auteur des *Heures ardentes* est d'origine étrangère, voire exotique. Cela explique bien des choses et en légitime quelques autres.

Mais que diriez-vous d'un poète, fût-il « belge », qui se permettrait d'écrire :

- « Le soleil obscurci de brumes violettes  
 » Fuge les quais déserts... »

ou qui commettrait des alexandrins aussi peu orthodoxes :

- « ...une immortelle fleur  
 » Que nul œil ne découvre et que seule dans la vie... »

Nul doute que les pommes poussent toutes cuites à son intention dans les vergers littéraires. Je m'en voudrais toutefois de laisser croire que les *Heures ardentes* (qui ne le sont guère) ne contiennent rien d'autre que des chevilles intempestives et des pieds inconséquents. Le livre est fort inégal mais cela nous procure la petite joie inattendue de découvrir, de loin en loin, au détour d'une strophe passablement incolore, une image neuve, un tour heureux, un vers bien frappé, une impression jolie. Nous en avons bien noté de la sorte une bonne demi-douzaine. Mais vraiment, sur un volume de cent pages, c'est un peu... peu.

Ainsi :

- « Pour un cœur qui s'ennuie  
 » Oh ! la joie des folies... »

Il nous semble pourtant qu'un nommé Verlaine l'avait mieux dit.

**M. Eloi Selvais** n'embouche pas, lui, la trompette thébaine. Il est d'ailleurs très jeune, M. Selvais. Nous ne lui en faisons pas un reproche, attendu qu'il a toutes les qualités de son âge, — avec la modestie en plus.

- De crayonner, écrit-il à Ninon, pardonne-moi,  
 « Mais j'étais cancre en écriture... »

Je vous assure que M. Selvais se calomnie, et je gage que Ninon est de mon avis. La plaquette est pleine de pimpantes ariettes sans prétention sur le mode mineur. Rarement mélancolique, sa Musette a du clair soleil plein les cheveux, du sourire accueillant plein les lèvres et de l'ironie amusée plein ses jolis yeux. Ses fantaisies alertes sont très souvent de charmantes choses. A signaler notamment la *Chanson pour tes vingt ans* :

- « Or, je ne veux aimer personne  
 » Car l'amour pique, au sang parfois,  
 » Et ce serait si laid, mes doigts  
 » Avec du sang... »

N'est-ce pas que Siebel sourirait de complaisance à cet air de flûte d'un si joli dandysme ?

Avec **M. Maurice Nélis**, nous rentrons dans le genre dit sérieux. Pourquoi les *Aigles* ? Et pourquoi *Noirs* ? Mystère et ornithologie.

M. Boué de Villers, dans la belle et éloquente préface dont il a orné ce volume, affirme que « les trois quarts des livres de nos jours sont uniquement écrits dans un but mercantile. » Placée en tête d'un livre belge et, qui plus est, d'un livre de début, ou peut s'en faut, cette phrase a l'air d'une joyeuse plaisanterie. A la place de M. Nélis, nous nous méfierions des préfaciers.

Non, les vers de M. Nélis ne sont pas des aigles. Peut-être sont-ils mieux que cela. Et la prétention ne réside guère que dans le titre. L'inspiration de ces poèmes est égale, doucement mélancolique, rarement véhémence et alors elle se soutient d'une manière remarquable. On serait tenté de reprocher à l'auteur une certaine allure vieillotte et lamartinienne depuis longtemps périmée, mais qui n'est pas toujours sans charme. Il faut mettre hors de pair le sonnet final qui donne son titre au livre et dont le galbe est très ferme et très harmonieux.

**M. Jean Maréchal**, pour apaiser notre évidente impatience de savourer tout le petit catalogue d'œuvres qu'il affirme tenir en préparation, nous joue sur sa flûte à sept trous des *Préludes* fort agréables et (ou parce que) capiteusement voluptueux.

M. Maréchal est doué d'un tempérament faunesque très accentué. En présence de la marée montante de poètes élégiaques et préraphaélites, cela n'est pas pour nous déplaire. Toute la saine sincérité des beaux vingt ans passe en un coup de généreuse folie à travers ces chansons en louange à la vie.

Toute la vie est bonne à vivre, professe le délicieux épicurisme de M. Maréchal. Le secret du bonheur est de savoir choisir :

- « Je suis venu de la Mélancolie  
 » Et vers la joie je suis allé.  
 » Je veux vivre la vie jolie :  
 » Tous mes soupirs sont exhalés.

- » Est-il des routes monotones
- » A qui veut se laisser vibrer ?
- » Joie d'été, tristesse d'automne.
- » De tout mon cœur peut s'enivrer. »

N'est-ce pas que c'est joliment dit ? Et si bien wallon !

Des *Voluptés* ? En voici. Tout un album. Mais point celles que vous imaginez. Vous souvient-il des *Litanies à la Bien-Aimée*, de M. Wauthy ? C'était là un vraiment beau livre où s'épanouissait à l'aise la douce philosophie d'Horace aggravée de raffinements suprêmement byzantins. Poésie de décadence au sens délicieusement artiste du terme. Là étaient les véritables voluptés.

Celles-ci le sont moins. Ou plutôt elles le sont autrement : intimes, lénifiées, chastes quasiment. L'ombre de Baudelaire s'est effacée et celle de Samain plane :

- « Oublions nos corps vils et ne soyons qu'une âme.
- » Une âme pure ainsi qu'un lys tremblant, ô Femme !
- » Pour goûter le bonheur pervers de nous pâmer
- » Sans avoir accompli le vain péché d'aimer. »

L'évolution de M. Wauthy tient tout entière dans cette strophe. Satiété ? Sagesse ? ou érotomanie ? Qui peut le dire ?

Nous ne savons si cette modalité de la jouissance est moins perverse que l'autre et nous sommes même presque sûr du contraire. Ce qui n'a pas changé chez M. Wauthy, c'est la science des beaux vers. Il est certainement parmi tous ceux de sa génération un des premiers artistes du verbe. Ses vers ont ce caractère de beauté eurythmique, aisée et pour ainsi dire naturelle, qui donne parfois la sensation du grand art.

Et quelle sûreté d'harmonie ! Ecoutez-le donc, à l'heure crépusculaire, chuchoter à l'aimée :

- « Fermons les yeux ; l'heure est griseuse et solennelle ;
- » A pas de soie et de velours, le soir troublant
- » Met son front noir derrière le rideau blanc
- » Et l'ombre épaisse tisse au plafond sa dentelle... »

A seule fin de se venger des médisances, « l'Édition Artistique » a fait de cet album une manière de chef-d'œuvre que les dessins de Mademoiselle Marguerite Robyns ornent avec beaucoup de bonheur. La composition de la couverture est à elle seule un poème de volupté douloureuse : La femme a pris sur la croix la place du Christ et pour avoir souffert, elle aussi, une Passion d'Amour, elle semble s'élever jusqu'à une sorte de divinité, déesse terrible et adorable...

Un peu plus de nervosité dans le trait et cette page donnerait presque l'impression d'un Rops.

Pierre Wuille.

### LETTRES WALLONNES

*Annuaire XX de la Société Liégeoise de Littérature Wallonne.* — Liège, Vaillant-Carmanne, 1907, in 8° (18,5 x 12,5), 145 p.

*La Littérature Wallonne à Liège.* par Victor CHAPVIN. Extrait de la *Notion Belge.* — Liège, Charles Dessor, 1906 grand in 8°, 32 p.

L'*Annuaire*, le bilan obligé de notre vieille « Académie wallonne », ainsi que le constate justement la notice préliminaire, « il ne lui manque vraiment que la reconnaissance officielle... qui viendra bien un jour. »

Il suffit de signaler d'excellents rapports de M. Nicolas LEQUARRÉ, de M. Oscar COLSON, prouvant l'activité de la Société pendant l'année écoulée ; les résultats des concours de 1906, le programme des prochaines joutes historiques, philologiques et littéraires complètent copieusement la partie administrative de l'*Annuaire*.

Afin que la digestion n'en paraisse pas trop insipide, cet inventaire est agrémenté, selon l'usage, de quelques « Variétés » de genre plus ou moins folâtre. Pièces de circonstance, pour la plupart, empreintes de la jovialité, de la franche belle humeur qui règne, chaque année, autour de la table du *Djama* traditionnel de la Société Liégeoise. Or, ce fut, en décembre dernier, un *djama* d'importance notoire, le Banquet du Cinquantenaire ; la moisson de chansons et de pasquêtes y fut exceptionnellement abondante.

A citer, pour le tour amusant de la satire, le joyeux compte-rendu fait par Alphonse TILKIN d'*Ine séyance de Conseil communâl di Lidje*, en laquelle nos édiles échangent les vues les plus saugrenues autour de la sempiternelle question du Théâtre Wallon.

Le verre en main, M. Olivier PONCIX disserte de plaisante façon sur la *Tempérance*, et M. PÉCOUXEUR glorifie en savoureux parler carolorégien *Les Trois Mousquetaires du Dictionnaire walon*. On retrouve aussi, dans ces poèmes éphémères, le speech joliment tourné et d'une modestie charmante prononcé par Jos. VRINDTS à son entrée dans la docte *kipagnèye*.

Il y a plaisir à lire, également, les *chansons* du pays de Chimay, d'us au poète populaire G. LEROY, « le dernier ménétrier du Hainaut ». Elles sont d'une jovialité sans prétention et le pittoresque du patois chimacien en relève plaisamment la verve un peu rude.

\*\*\*

Ce qui doit compter, cependant, comme la pièce de résistance, parmi ces hors-d'œuvre de l'*Annuaire*, c'est l'étude si loyale sur Nicolas Defrecheux, signée par un écrivain flamand d'une rare impartialité, M. le curé CUPPENS, et qui fut signalée pour la première fois ici même (1).

Jamais hommage ne fut rendu à notre vieux poète et à son œuvre avec une admiration plus sincère que par cet étranger, par cet « ennemi », serait-on tenté de dire, en ce temps d'âpre persécution flamingante. C'est la

(1) *Wallonia*, t. IX, p. 147-149.

première fois, sans doute, qu'il nous est donné de lire une traduction de *L'avez v'eyou passer?* à l'intention des électeurs de M. Coremans. Transposition qui ne laissera pas de paraître ici assez étrange, voire même un peu barbare :

Een zondag daar ik bloemen plok in onze wei,  
Zoo kwam een' schoone maagd en bleef staan bij mij.

Au surplus, le bon curé de Loxbergen ne fait-il aucune difficulté pour avouer que sa traduction « n'est guère à la hauteur de l'original ». Elle est cependant exacte, et même rythmée sur l'air original...

Nous n'en devons pas moins de reconnaissance à ce flamand, pour la sympathie si franche qu'il témoigne en cette occasion pour notre poésie populaire et pour le caractère wallon :

« Etrange petit peuple que ces Wallons ! En apparence légers, mobiles et versatiles comme les Français, ils sont en réalité foncièrement bons, sincères, au cœur chaud, pleins de bonhomie, et malgré leurs lubies et leurs boutades, ayant dans le caractère quelque chose de ce profond sérieux des races germaniques. Comme leur langue, mi-thioise et mi-romane, leur manière d'être est pour moitié française, et flamande pour moitié... S'ils aiment à l'excès à se moquer et à plaisanter, ces Wallons de Liège, leur raillerie est rarement amère, car elle est le fruit de leur caractère gai et spirituel. »

\* \* \*

« Voilà comme un Flamand sait nous comprendre ! »

La parole est de M. **Victor Chauvin**, le savant professeur de notre Université. N'est-ce pas en ces termes que ce généreux et fervent ami de notre wallon signala la curieuse étude de M. le curé **CUPPENS** ? Dans une intéressante conférence qu'il fit naguère, sur la *Littérature Wallonne à Liège*, et dont le texte a été publié, il y a quelques mois, M. **CHAUVIN** a tenu à mentionner ce précieux hommage. Et il en a tiré le meilleur parti, pour glorifier le génie de notre race et les chefs-d'œuvre de la muse wallonne.

On peut trouver, dans cette conférence, un amusant rapprochement entre cette appréciation d'un Flamand d'aujourd'hui, et celle d'un Liégeois d'il y a cent ans. Voulez-vous savoir en quels termes galants le citoyen **MALHERBE** qualifiait alors notre vieil idiome ? Pour lui le wallon est « un jargon grossier et barbare, c'est l'affreux patois du pays, il n'y a qu'à Liège qu'on ait vu parler à tout le monde indistinctement le trivial langage des halles ».

Qu'un illustre inconnu, fût-il élève du curé Ramoux, ait aussi brutalement accomodé, vers 1802, le parler de nos pères, on pourrait lui en laisser tout le ridicule. Mais on ne voit pas sans surprise un pareil jugement appuyé plus tard par un lettré, par un homme éminent comme **ROUYER** : « Ce patois de Liège, dit-il, a perdu beaucoup de l'intérêt qu'il avait autrefois. Depuis que l'instruction s'est répandue dans le peuple, le liégeois n'est

plus aujourd'hui que le langage du bas peuple et n'occupe qu'un infiniment petit nombre d'amateurs excentriques ; il a fait son temps ! »

Qui se serait douté que de telles sentences avaient condamné notre pauvre art wallon, presqu'avant que de naître ? Dans une étude parue ici même, M. **GROJEAN** assurait bien que notre langue maternelle souffrit « de longs et injustes malheurs ». Mais personne n'avait fait ressortir à ce point l'hostilité des classes élevées à l'égard du wallon liégeois, au dix huitième siècle. M. **CHAUVIN** rapporte, notamment, le programme d'un concours ouvert en 1779 par la Société d'Emulation, qui est « une formelle déclaration de guerre ».

Ce sont là des détails inédits qui doivent conserver à cette conférence une haute valeur documentaire. On pense bien que le distingué professeur n'a pas manqué de relever malicieusement la malencontreuse prédiction de **ROUYER** :

« Il est dangereux de prophétiser en son pays et Rouyeroy ne se doutait guère que l'idiome informe, tant dédaigné par lui, allait bientôt produire des œuvres scientifiques remarquables, et, surtout, une magnifique littérature. »

Suit, pour la confusion du mauvais prophète et pour notre édification à tous, un aperçu critique de cette littérature, tracé à grands traits, depuis la légendaire *Côparêye* de **SIMONON** jusqu'aux délicats chefs-d'œuvre de **DEFRECHEUX** et de **VRINDTS**.

Encore que cette revue soit rapide, le conférencier a voulu y faire place aux plus modernes, même aux derniers venus, comme M. **Georges Ista**, « dont il faut attendre qu'ils aient donné toute leur mesure ».

C'est assez dire que M. **CHAUVIN** n'accepte pas que la littérature wallonne soit vouée à disparaître. Au contraire, ce glorieux passé lui paraît garant d'un avenir plus glorieux encore, à la condition de garder notre wallon de l'influence étrangère, de lui conserver jalousement sa saveur originale, si menacée, de nos jours, par la culture française.

Retenons le conseil, en même temps que nous donnerons à cette étude la place qui lui revient, parmi les meilleurs travaux consacrés à l'histoire des lettres wallonnes.

Henry Odekerke.



## Ouvrages reçus.

Abbé JOS. BASTIN. *Le préfixe « Chin »*. Conférence donnée à Liège à la Société d'Art et d'Histoire. (Extrait de « Leodium »). Liège, Cormaux. In-8° (24,5×15,8), 11 p.

Albert CROQUEZ. *Sainte Godelieve de Ghistelles, patronne de la Flandre*. Lille, Desclée. In-8° (19×12,3), 153 p.

A. DE COCK et IS. TEIRLINGCK. *Kinderspel en Kinderlust in Zuid-Nederland*. Met schema's en teekeningen van Herman TEIRLINGCK. Bekroond door de Koninklijke Vlaamsche Academie. Zevende deel : kind en kalender, kind en school, kind en muziek. — Gend, A. Siffer. In-8° (25,5×16,7), 308 p. Prix : 4 francs.

Jules DEWERT. *Épigraphes de Nivelles et des environs*. (Extrait des « Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles. ») Nivelles, Lanneau et Despret. In-8°, 15 p.

J. ESQIN. *Contes furtifs*. Paris, Baudelot. In-12 (18,5×12,3), 168 p. Prix : fr. 2-50.

H. GAIDOZ. *Introduction à l'étude de l'Ethnographie politique*. (Ext. de la « Revue internationale de l'Enseignement ».) Paris, F. Pichon et Durand-Auzias. In-8° (25,5×16,2), 44 p.

Th. GOBERT. *Autobiographie d'un peintre liégeois, Leonard Defrance*. Liège, D. Cormaux. In-8° (24,5×16), 80 p.

Roger LALLI. *L'Écllosion, ou Première phase de la formation amoureuse, roman*. Bruges, Arthur Herbert. In-8° (19,8×13,3), 193 p., couverture ill. par ROUYEYRE. Prix : fr. 3-50.

Félix MAGNETTE. *Les Émigrés français au pays de Liège*. (Extrait du « Bulletin de l'Institut archéologique liégeois ».) Liège, H. Poncelet. In-8° (24,5×16), 52 p.

Paul SAKÁK. *Voyages vers mon pays, poèmes*. Bruges, Arthur Herbert. In-8° (19,8×13,3), 180 p. Prix : fr. 3-50.

Joseph VRINDTS. *Vís airs et novés réspleús, oûves tchuséyes*. Préface de M. Olympe GILBART. Liège, Jos. Wathelet. In-8° (25×16,5), 148 p. Portrait de l'auteur, airs notés dans le texte. Prix : fr. 2-50.

*Tentoonstelling van het Vlaamsche Boek*. Ingericht met mededeling van het Muzeum van het Boek. *Kataloog*. Bruxelles, Larcier. In-8° (24×13,2), ix+104 p. Portraits hors texte.

*Aspect de la nature et de la cité*, Anonyme. Bruxelles, Charles Bulens. In-8° (27×18), 27 p.



## LITTÉRATEURS FRANÇAIS DE WALLONIE

## Jules Destrée

JULES DESTREE, me disait récemment une de nos plus distinguées femmes de lettres, c'est un des talents les plus complets qui honorent la Belgique contemporaine.

Cette appréciation est éminemment exacte : DESTREE n'est pas seulement un écrivain de très grande valeur, il est encore un conférencier, un improvisateur brillant, un politicien d'une compétence reconnue, un juriste averti, un pédagogue expérimenté.

Pourtant, la Wallonie, pendant longtemps, ignora le mérite littéraire et juridique de Jules DESTREE, pour n'apprécier que sa fougue de tribun socialiste. Nelly LECRENIER, la première, exalta la magnifique labeur de l'artiste, du juriste, de l'homme d'enseignement : dans de nombreuses conférences, elle prit à cœur de faire connaître et aimer l'œuvre de l'auteur des *Chimères* et la superbe activité du juriste à qui fut conférée, l'an dernier, la dignité de Bâtonnier de l'Ordre du Barreau de Charleroi.

Je n'ambitionne pas d'analyser en ces quelques pages la production littéraire de DESTREE : je me bornerai à quelques indications capables de justifier une enthousiaste admiration pour l'une des plus saillantes physionomies du monde artistique wallon.

\*\*\*

L'œuvre de Jules DESTREE se divise en trois parties : politique, juridique, littéraire.

Je ne m'engagerai pas dans l'examen de ce que fit DESTREE en faveur des réformes ouvrières ; tous savent, au surplus, quelle puissante collaboration il apporta à l'étude de ces problèmes, et nul

démocrate n'est indifférent à l'effort vaillant et généreux qu'il consacra à la propagande et la défense du suffrage universel et de la journée de huit heures. Subordonnant l'émancipation de la Pièce à son élévation intellectuelle et morale, DESTRÉE n'a cessé de réclamer pour elle des droits à l'instruction, et, dans la sphère de ses influences, il a multiplié les institutions éducatives à même d'affiner les âmes et d'assouplir les intelligences.

La vie judiciaire de Jules DESTRÉE ayant toujours été étroitement liée à son labour d'écrivain, nous en trouverons de suffisantes manifestations dans son œuvre d'artiste.

*Les Lettres à Jeanne*, le premier livre de DESTRÉE, parut en 1886. C'est un reliquaire d'amour dans lequel l'auteur a enchâssé ses juvéniles passions et des souvenirs d'Italie tout imprégnés du regret de l'artiste follement épris des Primitifs. C'est « de la fantaisie dans du rêve mêlé à du souvenir ». Comme il le dit lui-même, il a laissé entre ces pages sa Jeunesse et sa Foi. J'aime ces *Lettres* pour leurs transports passionnés, pour leurs enthousiasmes sincères et communicatifs, pour leur émouvante naïveté et la pure harmonie de leur style. Ce coup d'essai, ce coup de maître, LEMONNIER, PICARD, RODENBACH et VERHAEREN l'apprécièrent si bien qu'ils insérèrent dans leur *Anthologie des Prosateurs belges*, de larges extraits de ces adorables chansons d'amour.

*L'Imagerie Japonaise* constitue l'une des plus étonnantes exécutions qu'un écrivain ait jamais réalisées. En une suite de transpositions délicates et charmantes, DESTRÉE interprète des dessins du plus pur Orient en ne se servant que de vocables ayant leurs correspondants en langue japonaise.

Ce travail extraordinaire auquel auraient répugné les âmes les plus patientes, contribua pour une part considérable à l'assouplissement de son style, qui s'épanouit pittoresque et radieux dans les *Chimères*, recueil de proses lyriques dans lesquelles DESTRÉE laisse chanter son cœur de poète. D'une incomparable richesse verbale, les *Chimères* disent merveilleusement la poésie des *Fumées*, la fécondante *Souffrance d'écrire* et la *Voluptueuse Cruauté*, une page inspirée d'estampes de Jan Luycken et où sont détaillées avec un saisissant réalisme les voluptés féroces puisées par l'homme dans les tourments infligés au prochain. Et quelle piété filiale traverse les impressionnantes études consacrées aux maîtres de là-bas ! A *Gogol*, l'ancêtre et le précurseur des écrivains russes, observateur moraliste des travers et des vices de son temps, collectionneur bizarre d'âmes mortes ; à *Tourguéniev*, rêveur amer ; à *Herzen*, pamphlétaire

audacieux, un peu prophète, qui se préoccupa des artistes, des écrivains et des penseurs, dans les temps les plus troublés ; à *Tolstoy*, le grand, l'immortel Tolstoy, dont l'œuvre tout entière est animée d'un souffle humanitaire et qui projette la lumière de son jugement sur tous les problèmes sociaux ; à *Dostoïevsky*, enfin, qui dans ses livres a prononcé un réquisitoire acharné contre notre raison et notre infirmité.

Certes, une place importante doit être réservée aux *Chimères*, dans notre bibliographie nationale. La valeur de l'ouvrage s'éclaire encore, au reste, par des estampes burinées d'une main experte et délicate par M<sup>me</sup> DESTRÉE-DANSE, ODILON REDON et Henry DE GROUX.

En 1891, parut le *Journal des Destrées* qui fut joyeusement accueilli dans les milieux artistiques, où l'on avait depuis longtemps pris l'habitude de comparer Jules Destrée et son frère Georges, — un autre écrivain de mérite, aujourd'hui enfoncé dans l'austérité studieuse de l'Ordre Bénédictin — aux frères Jules et Edmond de Goncourt. En rédigeant ce journal, JULES DESTRÉE avait voulu parodier l'encyclopédie journalière des Goncourt, « en railler certains côtés d'égoïsme inconscient et de puérile vanité », sans pour cela abandonner une parcelle de son respect profond pour l'œuvre merveilleuse qu'ont laissée ces délicieux ciseleurs de phrases.

Les souvenirs des années 1885 et 1886, sont consignés avec verve et esprit dans ce *Journal des Destrées*. Souvent on y parle de Giraud, Gilkin, Lemonnier, Max Waller, Maus, Rodenbach, De Groux, Verhaeren, Eekhoud, des Ombiaux, Nautet, Maeterlinck, Picard ; beaucoup de curieux détails sont à retenir, car ils prouvent que les travers n'épargnent pas les gens de lettres et les artistes.

\*\*\*

Je m'en voudrais de ne pas dire combien j'apprécie le talent original de GEORGES DESTRÉE, qui participa, avec son frère, aux luttes tumultueuses de la *Jeune Belgique* et qui a doté la littérature de notre pays d'exquis *Poèmes sans rime*, emplis de vive passion et de troublante mélancolie, et d'impeccables études sur les *Préraphaélites*. OLIVIER-GEORGES DESTRÉE a écrit des adaptations françaises des œuvres de Rossetti, dont l'influence était tellement prestigieuse qu'un de ses admirateurs, Edmond BURNE-JONES, renonça à entrer dans les Ordres pour se consacrer exclusivement à l'Art.